

LE REGARD

Café Philo Bouliac 27 avril 2018

Commentaires sur la présentation projetée

Sabrina Gérard-Shine

Pour mieux comprendre l'origine du regard, opérons un retour aux sources

Si l'on remonte dans les temps les plus anciens de la Grèce, l'on offrait, lors de cérémonies sacrificielles, un bouc, lequel était dédié à Dionysos, dieu de la vigne et du vin.

De ce culte est né le terme de **tragédie**, terme dont il est supposé qu'il dérive d'une forme archaïque de la langue grecque et qui signifie, le « chant du bouc ». Pendant la cérémonie, les participants tournaient autour de l'autel et chantaient pour rendre grâce ou effectuer des offrandes.

Puis il est arrivé qu'une partie des participants s'arrêtaient et regardaient ceux qui tournaient autour de l'autel. Il y avait donc ceux qui chantaient, **les choreutes**, et ceux qui regardaient. Par ce phénomène de **dissociation et de distanciation**, est en quelque sorte né ce qui s'appellera par la suite un public, des personnes en regardant d'autres effectuer ce qu'on peut déjà appeler un jeu de rôle : ceux qui tournaient et chantaient.

Par la suite, il arriva de plus en plus fréquemment qu'un des choreutes s'éloignât du chœur pour se mettre à côté de l'autel et diriger le chœur, qui certainement livré à lui-même et à l'effet de la boisson, vociférait plus qu'il ne chantait. Ainsi est né le rôle du **coryphée**.

Il prit peu à peu l'habitude d'interrompre le chœur et de raconter l'histoire des dieux qui étaient ainsi honorés ; histoire qui a dû résulter d'improvisations progressives ; ainsi s'est mise en place la légende de Zeus.

Pour mémoire... voici la légende !

Zeus (Jupiter en latin) avait eu une aventure passagère avec Sémélé, mais l'épouse de Zeus, Héra, l'apprit et réduisit Sémélé en cendres. Le dieu vit alors qu'elle portait un enfant dont il fit terminer la gestation en le plaçant dans sa cuisse (d'où l'expression, être né de la cuisse de Jupiter). Cet enfant était Dionysos, qui faisait l'objet de ce culte.

Nous avançons dans le temps, et vers le 7^e siècle avant JC, le coryphée s'est mis sur une table pour être vu de tous. Le texte devient alors de plus en plus long, il se nomme le **dithyrambe**, ce qui étymologiquement veut dire, qui est né 2 fois.

(ce qui est arrivé à ce brave Dionysos....)

Puis vers le 6^e siècle, on assista à l'invention du **masque**. Le **coryphée devient alors un acteur**, un personnage qui joue un rôle et qui change de masque à chaque changement de personnage. Ce faisant, le coryphée ne raconte plus l'histoire d'un autre, il l'incarne, **il passe du il au je**, il joue le jeu de réellement passer d'une personne, la sienne, à celle d'un autre.

Cela change le regard, les personnages parlant par sa bouche à la première personne, il est véritablement celui qu'il veut jouer, celui dont non seulement il revêt l'apparence, mais celui qui revit la tragédie .

Ce n'est pas la même chose de dire : Oedipe eut les yeux crevés et de dire, j'ai eu les yeux crevés, pourquoi, de quoi suis-je coupable ? Cela permet l'identification au personnage, ainsi qu'un certain degré d'introspection. Le regard extérieur, neutre car analytique, devient un regard qui ramène à soi, qui fait écho à son propre univers intérieur.

(Ce n'est pas pour rien que le célèbre docteur Freud avait considéré les mythes grecs comme de parfaits révélateurs de la vie psychique.)

Eschyle aurait inventé le 2e acteur, Sophocle le 3e acteur, les masques sont abandonnés et on assiste à la naissance du **théâtre**.

Regarder l'acteur, c'est, le temps de sa **re-présentation** (il se présente comme un homme autre, celui qu'il est le temps de son jeu), prendre part à cette incarnation temporaire, c'est accéder à la vie telle qu'elle est, avec ses passions, ses enthousiasmes, ses conflits.

On peut remarquer que les dieux à cette époque n'étaient pas différents des hommes. Comme eux, ils étaient faits d'illogisme, de refus d'endosser des responsabilités et de peur panique devant la culpabilité que cela entraîne.

Tout change avec Socrate.

Socrate privilégie **la rationalité** et fera le pari d'une humanité qui serait le produit du droit naturel, de la raison, et finalement de ce qui allait être l'impératif catégorique kantien.

Dans le texte de **Platon, Alcibiade**, où l'auteur met en scène Socrate et un jeune impétrant voulant faire une carrière politique, Socrate réussit à démontrer au jeune homme qu'il n'a pas la maîtrise des vertus, des qualités dirait-on de nos jours, qui sont nécessaires pour bien gouverner un Etat.

Le questionnement raisonné qu'opère Socrate illustre à merveille la nécessité, avant de prendre une décision, de « **se connaître soi-même** ». Avant de porter son regard sur un domaine particulier où l'on veut faire exceller son ego, il semble tout-à-fait nécessaire de porter au préalable le regard vers soi. « Regarde-toi toi même », dit Socrate à Alcibiade. La connaissance de soi renseigne Alcibiade de savoir s'il dispose de la « **sagesse morale** » nécessaire à un homme public, sagesse destinée à lui éviter d'être leurré par des illusions, lesquelles le précipitent dans les affres de l'hésitation et de l'indécision.

Pour cela, et l'idée sera reprise par Platon, il faut, après s'être contemplé et vu la petitesse de son être, diriger son regard vers **la part divine de l'humain** : « C'est le dieu qu'il faut regarder, dit Socrate, il est le meilleur miroir des choses humaines elles-mêmes pour qui veut juger de la qualité de l'âme et c'est en lui que nous pouvons le mieux nous voir et nous connaître. »

Car, l'ayant ainsi devant les yeux, il se reconnaîtra en lui et saura comment être vertueux et par là-même rendre vertueux le peuple.

Naturellement le dieu socratique sera un dieu **vertueux, rationnel, ordonnateur du logos**, de la raison qui gouverne le monde qui permet la complémentarité entre la raison humaine et l'éthique. Sans éthique, la raison reste ratiocinante (précisons ce terme ratiocinant : qui raisonne abstraitement et de façon trop subtile) et ne permet pas de décider, **sans raison l'éthique reste une vaine aspiration** et renvoie la décision aux calendes grecques.

Ainsi, Socrate n'invite évidemment pas Alcibiade à prier, mais à s'interroger de manière réfléchie sur la manière de gouverner et de rendre ce faisant les citoyens vertueux, car vue ainsi l'histoire, l'histoire qui se fait n'est plus seulement la conséquence nécessaire et quasi-mécanique de causes passées mais devient une **vision de l'avenir qui rend possible l'action sur le présent**.

Nous sommes bien éloignés maintenant du culte dionysiaque que les Romains reprendront sous le nom de bacchanales.... !

Au fondement de la connaissance, il y a le regard, le regard qui interroge, qui veut comprendre, qui veut saisir autant que faire se peut, le logos divin, la logique qui est la boîte à outils des dieux.

De l'interrogation socratique, Platon en déduira qu'il existe un monde sensible, accessible au regard de tout un chacun et qui fondera la simple opinion de chacun.

Ce monde sensible étant une **copie amoindrie d'un monde intelligible**, seul accessible au regard de l'âme.

Que faut-il entendre par le regard de l'âme ? Le raisonnement, la recherche de la logique du monde et dont la connaissance doit rendre accessible à l'homme une conduite réfléchie et juste, juste dans les 2 sens du terme.

C'est évidemment ce changement de regard, le passage du **dieu fêtard au dieu ordonnateur** auquel se soumet volontairement l'homme en pensant pouvoir ainsi égaler ce dieu ordonnateur qui irritera Nietzsche (*Dieu est mort, la naissance de l'homme*).

En créant un dieu dans l'au-delà auquel il devrait être assujéti, l'homme ne fera que de se priver du meilleur de lui-même, s'enchaînant ce faisant dans un déterminisme purement fictif. Voulant égaler ce qui lui est inaccessible, il n'en récoltera qu'amertume, frustration, culpabilité et ressentiment, car quoiqu'on fasse, les voies du Seigneur restent impénétrables.

Pourtant, que le regard se porte sur le tragique humain ou sur l'harmonie céleste supposée, **il renvoie toujours à soi**. « Le regard est d'abord un intermédiaire qui renvoie de moi à moi-même », écrit Sartre dans « L'Etre et le Néant ».

Le regard renvoie toujours à la perception de soi lorsqu'on est confronté au regard d'autrui.

La perception que l'on a d'autrui lorsque, pour différentes motifs -sympathie, amitié, amour, haine, amour et haine (qui n'a expérimenté l'ambiguïté du sentiment amoureux n'a jamais été amoureux), ou encore recherche de collaborateurs, de clients, cette perception du regard d'autrui ne doit surtout pas éluder le regard qu'avant tout, l'on doit porter sur soi.

Le refuser serait se complaire dans le narcissisme.

Par la médiation du regard, on est sur ce seuil où **le visible touche l'invisible**.

Lorsqu'on croise le regard d'autrui, il y a **toujours une réciprocité, rarement une complicité**. Il en naîtra l'indifférence, la méfiance ou la confiance, car c'est par le regard que s'anime le lien social. Si le regard de l'autre entraîne la dépendance et l'impossibilité de s'affirmer, alors « l'enfer, c'est les autres », ce qui veut dire que ce par quoi l'on est déterminé l'emporte sur ce qui est désiré ou voulu.

Il faut alors **savoir s'éloigner**, non fuir ou se réfugier dans les paradis artificiels dont les religions révélées, à en croire Nietzsche, en sont les plus nocifs, mais tourner le regard vers soi. Car il n'y a que son propre moi, **sa subjectivité qui est source non de vérité, mais de certitudes**. A partir de celles-ci, on peut se dégager de la quotidienneté insipide, non pour se réfugier dans la pensée facile du déterminisme, dont la conséquence est le fatalisme, mais pour se donner à soi-même **sa propre loi, son autonomie dans la vie sociale** et pour accomplir son propre désir.

Qu'apporte le regard ?

Général :

Le regard et la perception sont-ils équivalents ?

Qu'est-ce que le regard apporte sur la conscience ?

Le regard est-il une condition sine qua non de la liberté ?

Sur SOI

Comment objectiver mon regard sur mon existence ?

Mon égo est-il influencé par mon regard sur moi-même ?

Ai-je besoin d'avoir conscience de ce regard ?

Y t'il un intérêt à mieux se connaître soi-même ?

Sur LES AUTRES - Intersubjectivité (Sartre)

Faut-il craindre le regard d'autrui ?

Est-il vrai que le regard d'autrui soit objectivant par nature ?

Pourquoi le regard d'autrui m'impose de rompre avec l'intimité de moi avec moi-même ?

Qu'apporte le regard d'autrui sur ma propre identité ?

Questions sartriennes :

Autrui est-il synonyme de liberté ?

Est-il consubstantiel (unique par la substance / inséparable de) au monde ?

Puis-je exister sans autrui ?

Quels peuvent être la nature des rapports à l'autre ?